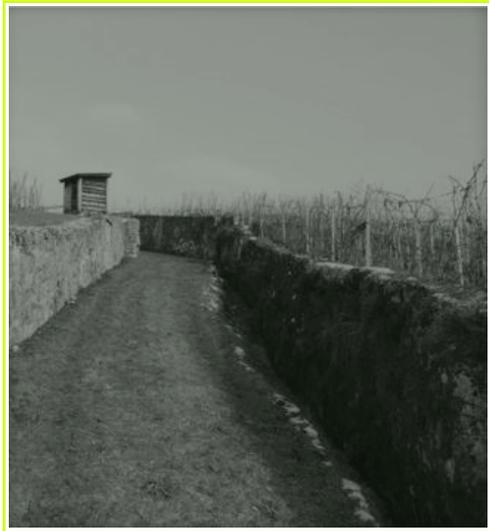


Lydie – VIA STRATA



[Λυδία] : en grec, pierre de touche

*Je cherche quelque chose dont
la non-reconnaissance est peut-être le signe.*

Pascal Quignard. Les Paradisiaques

Le temps file et ne tisse presque rien. Pourquoi Lydie, parmi tant de visages inoubliables, s'avance-t-elle plus distincte que tous les souvenirs ? Elle se terrait parmi les boutiques obscures de la mémoire, décolorée, et soudain se trouve une boîte aux lettres. Qu'attendait Lydie pour sortir de l'ombre et d'un demi-siècle ? Se décide-t-elle pour une apparition, ou joue-t-elle seulement au prétexte ? Cherche-t-elle, par hasard, de l'étoffe, de la peinture ou quelque page suffirait-elle à l'habiller ?

Lydie se faufile, bouscule du monde, bien qu'elle s'avance seule sur un chemin tracé il y a des millénaires. Les pierres en sont visibles, car il s'agit d'une voie romaine. Notre fugitive rencontre a puisé dans ces dalles la force de vivre. Lydie a été

inventée en même temps que la route. Elle marche, plutôt fait du sur-place, comme si on la sollicitait d'avancer sur une scène pour dire un texte jamais achevé. Alors elle recommence indéfiniment à se parer de sa singulière allure, jetant, pour le croiser sur ses épaules de gamine un pauvre châle, en même temps qu'elle lance son pied devant elle et exécute quelques pas, les adressant à un public patient ou à une salle vide ; elle paraît ne jamais se lasser de parcourir une si faible distance d'un pas si sûr, de devoir pourtant s'arrêter net : aucun feu de la rampe ne s'allume pour elle. Elle arpente sans relâche le plateau et, très patiente, presque immobile, pousse sa marche imaginaire et néanmoins très plausible jusqu'à une borne indépassable.

Lydie, d'ailleurs, avant qu'elle ne prenne la parole – ce qui arrivera bien un jour – a des manières très théâtrales. Elle a dans la vie un rôle de fugue qui lui va comme un gant. En avait-elle conscience ? Elle possède une sorte d'alibi pour un récit qu'elle hante, sans voix, en le détachant de ce qui la fait advenir. Elle existe, puis à plaisir disparaît. Personne cependant ne l'arrache à cette voie romaine, à cette *via strata* où elle déambule encore sans trêve. Seuls une brèche, un écart des pierres, ou comme un nid de poule du temps l'auront un instant déroutée, fait trébucher pour aussitôt la remettre sur pied.

Elle descendait ce chemin, c'est ainsi que la vision persiste, dans un enchevêtrement de ronces, de noisetiers, d'orties, d'ombelles qu'elle fouettait d'abord d'un regard noir, puis qu'elle fauchait d'une tige de saule, frappant surtout sur sa droite – car à gauche la muraille ne laissait rien pousser. Ni un soleil plus ardent ni des trombes d'eau ne l'auraient dissuadée de descendre cette route... Parfois, sur ses talons, trottait un chien jaune et pelé, aux allures d'hyène infernale.

Sur ce chemin très ancien, comme aplani pour elle, Lydie porte des chaussures de montagne marron, en cuir presque pétrifié, à semelles cloutées, qu'elle fait glisser sur les dalles, des chaussettes d'une laine épaisse, « non dégraissée » dit-on à la

leçon de tricot où Lydie paraît parfois ; n'est-elle pas toujours en fuite, à se perdre en route alors qu'elle est la route même ? Des bas, donc, roulés, ou, l'été, des socquettes à trou-trou d'un bleu roi qui rehausse le rouge de jambes éternellement gercées. Toutes les parties du corps de Lydie sont à la fois éclatantes de santé et striées d'écailles grises. Elle est fagotée, emberlificotée dans de vieux chiffons, à manches trop courtes, on dirait Lazare en bandelettes tout juste sorti du tombeau. A treize ans – elle en avait deux de plus que nous – tout déjà lui arrivait d'une autre façon, par des biais étranges. Alors que sur la *via strata* elle était toujours en avance, au collège rien ne faisait qu'elle pût arriver à l'heure. Ses airs fantasques, son impertinence la soulageaient sans doute de cet état de sorcellerie qui semblait l'habiter et la campaient hors du temps. La gymnastique, peut-être, l'attirait davantage et parvenait à la garder un peu parmi nous. Et les leçons d'ouvrage où elle était d'une grande habileté. Comme la Grand'Rue rejoignait le haut de la voie romaine, il arrivait que je croise Lydie à la mercerie. Et là le souvenir se dilate, parvient tout à coup à se dépayser, à nous désorienter, car l'injustice vient heurter l'énigme : il fallait acheter du tissu pour confectionner une jupe, en choisir parmi quelques rouleaux à trois ou à quatre francs le mètre. Mais Lydie n'avait pas d'argent. De plus elle convoitait le coton à quatre francs. On me refuse de lui en acheter, les coups et les bleus rapprochent de Lydie disgraciée.

Lydie s'occupait de sa grand-mère; une vache, trois chèvres, des poules, des vipères, aussi, qu'elle attrapait avec du lait et qu'elle portait dans un bocal vert de marque Bulach à la Commune pour qu'on lui donne ses cinq francs, mais qui n'auraient pu servir à lui acheter de l'étoffe. Alors Lydie court sur la *via strata* à une allure démente, faisant hurler les pierres, cravachant ses ennemis, ses graminées, ses crucifères, ses coronilles, ses barbarées. Pour la laine, c'était plus facile, on pouvait défaire de vieux tricots, et le mot feutre peut alors faire son apparition, car comment démailler quand ça feutre ? Alors

elle s'acharne sur ses cheveux, défait et refait son chignon, renoue ses lacets, raclant le plancher de la classe, se fait punir.

« Souvent, quelqu'un reste présent tout le long de votre vie, sans que vous parveniez jamais à le décourager » dit Modiano dans *Dora Bruder*. Oui, Lydie était courageuse. Un jour on m'envoie la chercher, puisqu'elle *doit* fréquenter l'école : Villaret, Saint-Jean, chemin des Nods et la grande maison grise à gauche, à l'unique balcon de fer rouillé, toujours vide, barricadée, qui fait l'angle et engage la *via*. C'est ma douane, m'a expliqué Lydie, moi je passe toujours par en haut. Oui, mais si elle descend, où va-t-elle ? Il y a un angle avec le chemin non goudronné qui va au cimetière, où elle ne va pas non plus ... alors ? C'est que, lorsque je devrai y aller moi, dans un autre temps, jouer avec une autre apparition toujours trépassée, Lydie aura la figure recouverte, comme ces icônes dont les iconoclastes blanchissent à la chaux les visages. Sa monstration attend. Je ne sais pas alors qu'elle reparaitra parce qu'elle est trop proche de ce qui arrive. C'est une archéologue, Lydie. Une employée du cadastre, disposition qu'un jour d'automne soixante-douze renverse, sinistre que la voie romaine ne peut rescaper. Lydie continue de marcher en protagoniste têtue, mais s'ignore, et je l'ignore. Lydie ne vas pas jusqu'à la fontaine en contrebas, où en même temps que les joncs et les tonneaux, on aurait pu mettre son malheur, sa rage à lessiver ; l'eau encore aujourd'hui ruisselle très claire, sans conjurer son ombre.

Un temps païen que la cloche cristalline de la chapelle rouge, toute voisine, ne christianise pas. Dans un autre temps de la mémoire, l'écrivain Giorgio Bassani, après une journée passée à la mer avec un couple d'amis et leur petite fille Giannina, rentre à Rome. Parvenues au carrefour de Cerveteri, les deux voitures bifurquent et s'engagent sur la Via Aurelia, vers Tarquinia. Ils visitent quelques tombes dans un crépuscule hivernal, et alors que la mélancolie envahit le cœur de Bassani, la petite Giannina

s'écrie : ne sont-ils pas toujours jeunes, ces hommes et ces femmes que les fresques ont figés pour l'éternité ?

Chaque mystère fond, se liquéfie dans une lumière trop blanche, qui voile d'abord le remords qu'on en a : il faut avoir pitié de son passé, le faire parler, dégager ses fossiles jusqu'à les coaguler dans une nouvelle et nécessaire immobilité. La vie ne s'essouffle jamais. Lydie, le châle en bataille, sa tige de saule levée, veille comme lave de volcan, prête à ensevelir le temps. Il faut laisser la disparition mourir d'elle-même et ne pas toujours la réveiller. Car malgré nos efforts, tout est toujours en place pour que le manque, un manque infini se creuse, pour que les sens éprouvent la perte du visage qui n'aurait pas dû disparaître avant qu'on l'embrasse. Portrait qui veut qu'on l'attrape, qui virevolte et laisse des blancs.

* * *

En 1909, Marc Chagall peint « Ma fiancée aux gants noirs », tableau qui se trouve à Bâle, au Kunstmuseum. En 1910, « L'Atelier » – une chambre verte assez cossue, de ces ateliers du début du XX^e siècle qui sont comme un salon où l'artiste présente ses œuvres préférées – et dans cet atelier est accroché le tableau de sa fiancée, les mains gantées sur les hanches ; puis, trente-huit ans plus tard, « Le Gant noir » revient, comme un motif animé, tient un livre cependant qu'une autre main, bleu vert celle-là, au-dessus d'une palette de peintre, caresse du bout des doigts un cadran et y pousse l'aiguille des heures. Partout la main active et endeuillée s'appuie sur une robe blanche, évanescence, fantomatique. La robe semble s'adosser elle-même à une rue comme souvent dans la peinture de Chagall, flanquée d'une maison grise et d'une maison bleue. C'est Lydie qui transforme la fiancée au futur perdu en Bella, réellement épousée : les gants noirs n'étaient donc pas un signe ?

Robe jaune à losanges, cette fois flottant sur mon corps maigre, arlequin titubant au fond d'une impasse, la semaine de la mise à ban des vendanges, temps du déguisement. Lydie qui ne possède pas de robe du dimanche ne se déguisera pas. Je porte des sandales de lézard beaucoup trop grandes et replie la robe à la ceinture. Krattiger, l'imprimeur d'à côté, m'a donné plusieurs fois vingt centimes pour aller chercher *France Soir*. *France Soir*, mon petit ! Le quotidien est au bout de la rue, il est si facile de courir, des titres sous le bras, et il y a ce masque nègre dans la vitrine du kiosque Fink. Alors, ce ne sont pas seulement les talons des sandales de lézard ni les chaussures de Lydie qui claquent dans mon souvenir, mais l'élastique du masque sur ma joue, masque arraché dans une gifle qui sans corps roule dans l'herbe. Il ne doit pas y avoir de Noirs, de tissu neuf, c'est interdit.

Alors Lydie, paille, elle la grande, moi la courte ? Je croyais qu'elle allait parler. Non. Rire, oui, ça, elle sait, les lèvres barbouillées du jus des mûres sauvages qu'elle fustige. Pantin, ficelle qui ne sert à rien, qu'on tortille d'émotion, de perplexité, brin de laine, projet de nid... cabane pour jouer à la poupée tranquilles, où blancs, Noirs, masques sont permis, où Lydie me livre une fable qui scelle son chiffre afin que soit ramassé le peu de choses que le cœur essaie de comprendre.
